

Survenance de Lacelle ou la célébration de l'absence
Andrée Lacelle, *Survenance*, avec deux oeuvres de Marie-Jeanne Musiol, Ottawa, Vermillon, 2001, 93 p.

François Paré

Numéro 114, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41108ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, F. (2002). Compte rendu de [*Survenance* de Lacelle ou la célébration de l'absence / Andrée Lacelle, *Survenance*, avec deux oeuvres de Marie-Jeanne Musiol, Ottawa, Vermillon, 2001, 93 p.] *Liaison*, (114), 50–50.

Survenance de Lacelle

ou la célébration de l'absence

François Paré

Pièce radiophonique, présentée sur les ondes de la Première Chaîne de Radio-Canada, le 10 décembre 2001, *Survenance* d'Andrée Lacelle se construit d'abord comme une célébration de l'absence. Imprégnée d'une atmosphère de contemplation et de réflexion, cette œuvre prend la forme d'un dialogue philosophique en dix-sept tableaux entre un homme et une femme, dont on sait, par la postface de l'auteur, qu'ils étaient autrefois des amants. Cet homme et cette femme génériques semblent s'être retrouvés par hasard, peut-être d'ailleurs comme tous les couples. Rien ne nous est vraiment révélé de leur passé respectif, bien qu'il y ait chez l'un et chez l'autre des traces subtiles d'individualité. Une sorte de tristesse solennelle accompagne cette rencontre et porte le texte de Lacelle. Le dialogue, entamé dans la légèreté et la bonne humeur, n'arrive guère, en effet, à transfigurer la peine et la nostalgie qui fondent, dans cette œuvre, toute la réflexion sur l'amour. Toujours le désir amoureux reste fasciné par ce qui lui échappe fatalement. Nul désir sans absence. C'est pourquoi les deux voix en écho, liées par le seul exercice de la parole, semblent coupées de toute matérialité et de toute histoire.

L'autre est donc toujours perçu et souhaité dans ce qu'on pourrait appeler son éloignement. Les « cœurs se dévorent à distance » (p. 21) et l'être aimé est avant tout représenté dans le souvenir d'une présence qui n'a sans doute jamais été. Andrée Lacelle fait ici, plus que jamais, référence aux textes sacrés, dans lesquels les représentations de l'amour s'enracinent. L'éloignement et la séparation, dont le couple humain est porteur, sont dans la Bible, par exemple, les instruments de l'alliance entre Dieu et sa création : « tu connais le sens qu'on donne, en hébreu, à l'alliance ? L'alliance entre deux personnes se tranche : on dit que cette coupure est nécessaire pour qu'advienne ce qui n'a pas encore lieu... » (p. 47). Peut-être les personnages de *Survenance* ne se sont-ils même jamais connus auparavant (comme dans le film d'Alain Resnais, *L'année dernière à Marienbad*), leur séparation ayant en quelque sorte été orchestrée par le hasard de leur rencontre. En tout cas, ils ont commencé à s'aimer dans l'absence, en dehors de tout lieu et de toute incarnation.

si l'écriture visait à exprimer ce qui est d'abord un principe, une forme première, vidée de ses contingences. Dans *Survenance*, l'amour entre deux êtres s'appuie précisément sur cette quête. Écrire, comme aimer, est ainsi « une ouverture sur le manque, sur l'impossibilité d'atteindre l'autre » (p. 47). L'errance est une essence. Dans un fragment s'intitulant « Serions-nous sans feu ni lieu ? », le personnage masculin évoque son « sentiment d'étrangeté » dans un monde où chacun, projeté dès la naissance dans le réel, semble garder la nostalgie d'une antériorité immatérielle.

Seul le hasard formule les points d'intersection, les lieux de rencontre. Pourtant, la voix de la femme rappelle sans fin le désir de créer, d'aller délibérément à la rencontre de l'autre, tant est grand tout de même « ce rêve démesuré d'aimer et d'être aimé » (p. 67). Mais, entre LUI et ELLE, au rythme régulier des réparties, il y a bien peu de divergences au fond. Ils sont deux êtres identiques. Nulle tension explicite entre eux. Une même angoisse partagée et une même résistance au réel les réunit. Ils ont beau se demander comment « fendre le désir » (p. 73), comment se déprendre de l'être aimé, cette interrogation reste pour eux un lieu paradoxal de convergence et d'amour.

Dans la version radiophonique de ce texte, interprétée magnifiquement par Marie Tifo et Pierre Lebeau, on pouvait apprécier à sa juste mesure la solennité du langage poétique d'Andrée Lacelle. Certains passages, où les voix se lisent en écho, restent gravés dans la mémoire. À d'autres moments, cependant, à la lecture surtout, le discours devient quelque peu artificiel, trop aérien, trop désincarné, pour qu'on s'y sente vraiment lié. Il aurait fallu consentir au corps (qu'est le désir sans le corps !), donner chair à la mémoire et au temps. Mais qu'importe ! *Survenance* cherche justement à saisir la nature de ce qui n'est pas, de ce qui est intangible. C'est pourquoi il n'y a pas de récit. En fin de compte, la rencontre n'aura pas réuni les amants séparés. Personne ne viendra au rendez-vous tant attendu. Il ne restera, matière du livre, que du désir à vif, des voix hors champ, soumises par la poète à sa pédagogie de l'absence. ●



Andrée Lacelle, *Survenance*, avec deux œuvres de Marie-Jeanne Musiol, Ottawa, Vermillon, 2001, 93 p.



Photo : édition du Vermillon